

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: 51 (1978)

Heft: 2: Un jour d'hiver dans le Jura neuchâtelois = Ein Wintertag im Neuenburger Jura = A winter's day in the Jura near Neuchâtel = Una giornata d'inverno nel Giura neocastellano

Artikel: Neuchâtel : entre champs et pâturages = Neuenburgerland - abseits von See und Reben

Autor: Stauffer, Gil

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-772954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Neuchâtel: entre champs et pâturages

Parlant du Haut, les mauvaises langues du Bas disent:

– «Il y fait six mois d'hiver et six mois d'impôts!...»

Pliant sous le coup mais ne rompant point, les gens des Montagnes répondent alors par une pointe de même calibre:

– «Gardez vos petits aristocrates et vos grands brouillards!...»

Sous ce persiflage – courant et amical – pointe un constat maintes-fois détaillé par les historiens: en Pays de Neuchâtel, l'état des esprits change avec l'altitude. Climatologie et géologie sont ainsi les deux premiers chapitres de la politique.

Certes, un bon nombre de différences ont été percées ces trente dernières années, entre régions hautes, médianes et basses. Mais il n'en reste pas moins que des écarts remarquables et subtils subsistent entre les situations et les mentalités des quatre principales divisions du canton. La nature des lieux y est pour beaucoup et même pour l'essentiel.

Contrairement à ce que laissent croire des images trop faciles, le canton de Neuchâtel n'est pas seulement formé d'un vignoble se mirant dans un lac, surplombé par deux cités horlogères plantées dans des pâturages. Il possède aussi une campagne et même plusieurs, avec leurs caractères bien particuliers et point trop contaminés par la proximité des villes.

Un val-bateau

Pour les trouver, il faut monter, échapper au lac et aux vignes pentues, passer le premier contrefort en s'enfilant dans la cluse du Seyon, rejoindre Valangin et son château, jadis porte d'un comté qui grimpe jusqu'aux Montagnes.

Là, s'ouvre le Val-de-Ruz, grande cuvette en losange évasé posée sur des moraines. Là, s'ouvre le grenier du canton.

Grand bateau à fond presque plat, le Val-de-Ruz, par le climat et l'esprit, tangue entre le Bas et le Haut. Mais il est bien de l'Endroit, du bon côté du soleil! Il regarde un bout de lac et une tranche d'Alpes par la trouée de Valangin. Bien que de 800 mètres, l'altitude moyenne n'en autorise pas moins une belle variété de cultures sur un patchwork de champs encore peu touchés par les remaniements parcellaires.

Même si l'essentiel de l'économie est industriel, le visage est agricole ainsi que le cœur.

Parce que le soleil y est plus matinal et les brouillards d'hiver moins denses, c'est la bordure nord du losange qui est la plus peuplée. Le centre et l'autre flanc sont laissés à l'agriculture. Si le val paraît aujourd'hui lisse, trop lisse dans son fond, c'est aux façons culturales modernes qu'on le doit. Haies et bosquets ont été chassés par les tracteurs – souvent sans bonne raison d'ailleurs. L'œil n'est plus arrêté que par les pentes frangées de sapins et de foyards de Chaumont, de la Montagne de Chézard et de la chaîne du Mont-d'Amin.

Hybride, tiraillé depuis longtemps entre les nécessités de l'agriculture et les pressions de l'industrie (et ses avantages), le Val-de-Ruz n'a pas toujours pu ou su préserver ce qu'il avait de spécifique et quelques-uns de ses villages ont maintenant des allures de banlieues résidentielles. Sa découverte commence presque nécessairement par celle du château de Valangin, musée remarquable dont l'histoire reflète celle de la région proche tout comme celle de la Principauté de Neuchâtel – dont les princes en titre se tinrent, la plupart du temps, à distance respectueuse, laissant ainsi à ses habitants une réelle et inusitée indépendance.

Le Val-de-Ruz? Les langues pointues disent qu'il a plus de charme que de caractère...

L'autre vallon

Par le sud-ouest du Val-de-Ruz, on rejoint aisément la seule vraie vallée du canton, le Val-de-Travers – bien nommé puisqu'il se présente un peu de biais dans l'alignement des plissements de l'arc jurassien.

Lui, disent les langues fourchues, a plus de caractère que de charmes... Son fond plat, essentiellement en prairies, est en partie celui d'un lac post-glaciaire maintenant réduit à une rivière romantique qui, en bout de val, va forer son chemin dans les calcaires (merveille pour le promeneur-géologue!)

qui la mènent par d'impressionnantes gorges jusqu'au lac, sous le grand œil sombre du Creux-du-Van.

Comment qualifier ce Val-de-Travers? Faut-il dire – avec courtoisie – qu'il est tranquille, préservé, ou – avec malice – qu'il est réservé et même quelquefois taciturne?

Il ne fait pas de doute qu'il a souffert en même temps qu'il s'est heureusement enrichi d'être tout à la fois une voie de passage vers la France voisine et une région sensiblement à l'écart. Un double mouvement en est résulté: celui de la fuite d'abord – la région se dépeuple avec une certaine persistance – celui d'une plus grande et plus efficace solidarité, ensuite, entre gens et communes. La mise sur pied du Musée des Mascarones, à Môtiers, exemple heureux parmi beaucoup d'autres, centre culturel apprécié autant que musée régional, témoigne de l'esprit de concertation et de défense du génie des lieux qui anime le Vallon.

Et n'oublions pas Rousseau qui y séjourna de 1762 à 1765! Son souvenir y est bien incrusté et l'on n'est pas peu fier des éloges qu'il tourna à l'adresse de la contrée...

Les Hauts de vent et de bise

Il vaut largement la peine, après quelques flâneries dans le Vallon, de gagner la hauteur de La Côte-aux-Fées, «en quelque sorte le bout du monde» comme le disait Rousseau.

La lumière y est plus vive, plus tranchante, l'horizon plus ouvert. On croirait le village frileux, replié, méfiant? Erreur – il y règne une activité étonnante, et pas seulement dans les ateliers d'horlogerie de luxe. Le club d'échecs lui-même est fort bien fréquenté!

La Côte-aux-Fées illustre parfaitement une règle: quand il n'est pas trop marqué, l'isolement géographique suscite les activités sociales, la créativité, les relations, l'esprit d'entreprise. La ville est-elle trop loin? On se débrouille sans elle, on apprend à tout faire, on invente, on organise. L'isolement devient facteur d'indépendance bien plus que d'abandon.

Ce caractère – cela est important – se retrouve tout au long des crêtes du Jura, de la Vallée de Joux à l'Ajoie.

Passons, sautons – c'est la porte à côté – sur les hauts plateaux: La Brévine, Les Ponts-de-Martel, les environs du Locle et de La Chaux-de-Fonds...

On pourrait comparer, par quelques-uns de leurs traits, les gens du haut-pays, de La Cibourg aux Verrières, à ces tourbières qui garnissent encore les fonds des vallées de La Brévine et des Ponts.

Ces tourbières, vues de loin, paraissent désertées, immobiles, ne survivant que par miracle. Mais vues de près, quel miracle, quel grouillement de vie, quel entêtement à s'adapter, quelles inventions pour tirer parti d'un sol rébarbatif!

Et les sapins d'alentour? Quelle obstination mais quelle souplesse aussi! Gardiens des crêtes, ils sont la moitié de ce monde et de la couleur du pays et la totalité de son cadre. Et les gens du Haut le sentent bien, qui chaque automne, saison flamboyante des feuillus célèbrent forêts et pâturages lors des cérémonies de «torrée».

C'est vrai: le Haut est austère, sévère – mais il n'est jamais brutal. C'est vrai: il manque presque complètement des douceurs du Bas, sauf au printemps et à l'arrière-automne. Mais c'est pour offrir plus de netteté...

Cet état du paysage a évidemment marqué les esprits. Le Haut-Neuchâtelois n'a pas beaucoup de sympathie pour les «manières». Malgré l'industrialisation et les mélanges, il persiste à être «un rôleur», nonobstant son accent traînant et les airs modérés qu'il se donne. Volontiers non-conformiste et même non-conforme. D'ailleurs, des premiers républicains aux pacifistes d'aujourd'hui, en passant par les anarchistes de la fin du XIX^e siècle, court une tradition de contestation et d'impertinence ancrée dans le cours même des saisons, toujours rudement menées.

«Rien ne nous y attire, mais tout nous y retient...» aurait dit un voyageur sédentarisé dans le Haut.

Rien ne nous y attire: rien n'y est spectaculaire – hormis le Saut-du-Doubs et quelques atrocités architecturales répandues sous forme de tours dans

les deux villes. Rien n'y est grandiose ni éloquent.
Rien n'y est facile, comme un bord de mer.
Mais tout nous y retient...
Tout? non, bien sûr, puisque le pays se dépeuple subrepticement, l'industrie réagissant comme un baromètre sensible aux aléas de l'économie mondiale.
Mais quoi, alors?
Inutile d'expliquer, de tirer des phrases.
Il faut aller marcher. Dans les pâturages solitaires. Sur les crêtes qui voient loin. Humer les calcaires délavés et la résine des bois coupés. S'interroger sur la raison d'être des fermes recouvertes de neige, sur le vol noir des

corneilles, points de suspension du ciel. Il faut vivre d'abord – poser les questions et les réponses ensuite. Ce pays ne se donne pas tout entier d'un coup, gratuitement, comme un panorama touristique. Il cache ses contrastes et même ses violences sous des lignes ondulées et bien tracées. De même, ses gens, sous leur allure un peu terne, recèlent des générosités et des impétuosités proprement étonnantes. Oh! ils sont encore très loin d'être parfaits et l'euphorie des années 60–70, productrice de nouveaux riches, n'a pas arrangé les choses... Mais ils finissent toujours par nous étonner. Ne serait-ce que parce qu'ils vivent et veulent continuer à vivre. Là... avec leurs six mois d'hiver et toute l'année d'impôts... *Gil Stauffer*

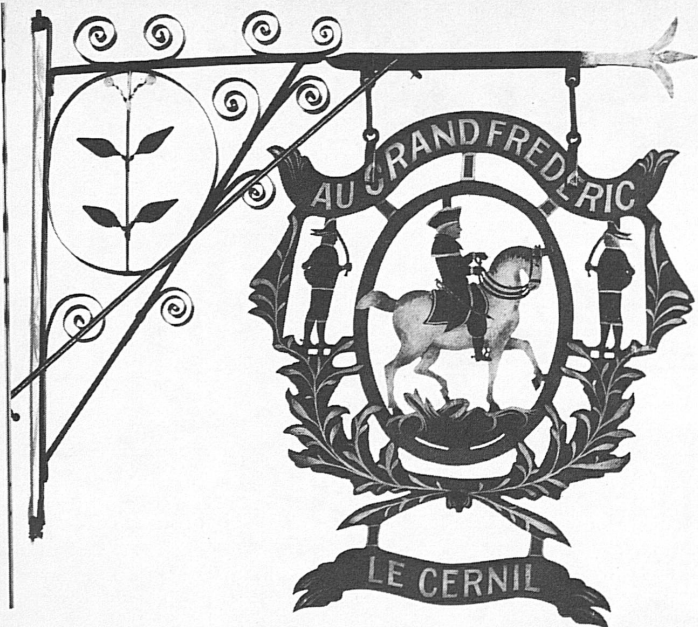


Fontaines, ehemaliger Hauptort und im Zentrum des Val-de-Ruz gelegen, besitzt eine sehenswerte Kirche aus dem 16. Jahrhundert

Fontaines, l'ancien chef-lieu situé au centre du Val-de-Ruz, possède une église remarquable du XVI^e siècle

Fontaines, ex capoluogo della valle, sorge al centro della Val-de-Ruz e possiede una chiesa del XVI secolo di notevole bellezza

Fontaines, situated at the centre of the Val-de-Ruz and formerly its chief village, has a 16th-century church that repays a visit



«Au Grand-Frédéric», der Name des Gasthofs an der Strasse von Les Verrières ins Tal von La Brévine erinnert an die preussische Vergangenheit des Fürstentum-Kantons Neuenburg.

«Au Grand-Frédéric», c'est le nom de l'auberge sur la route qui va des Verrières à la vallée de La Brévine; il évoque le passé prussien de la Principauté et Canton de Neuchâtel

«Au Grand-Frédéric», l'insegna della locanda sulla strada che da Les Verrières conduce alla valle di La Brévine rammenta il passato prussiano del Principato-Cantone di Neuchâtel

"Au Grand-Frédéric" is the name of an inn on the road leading from Les Verrières into the valley of La Brévine. It refers to Frederick the Great and is a reminder of the Prussian past of the sometime Principality and modern Canton of Neuchâtel

Neuenburgerland – abseits von See und Reben

Wenn sie vom Bergland sprechen, sagen böse Zungen im Neuenburger Unterland: «Sechs Monate Winter und sechs Monate Steuern.» Getroffen zwar, doch nicht geschlagen, antworten die Bergler mit gleichem Geschütz: «Behaltet sie für euch, die kleinen Aristokraten und die dicken Nebelschwaden.» Die freundschaftlichen Sticheleien weisen auf eine Tatsache, auf die auch Historiker vielfach aufmerksam gemacht haben: die Höhenlage scheidet die Geister. Klimatologie und Geologie als Grundlagen der Politik! Freilich, manche Gegensätze sind im Lauf der letzten dreissig Jahre abgetragen worden, dennoch bleiben bemerkenswerte und feine Unterschiede bestehen zwischen der Mentalität der hochgelegenen, der mittleren und der unteren Regionen des Kantons.

Das oberflächliche Bild des Kantons Neuenburg: ein Weinberg, der sich im See spiegelt, darüber zwei aus Weiden herauswachsende Uhrmacherstädte. Es übersieht, dass der Kanton auch eine eigentliche Landschaft besitzt, ja sogar mehrere, und jede mit eigenem Charakter, der kaum durch die Nähe der Städte verdorben wurde.

Der Weg dahin führt aufwärts, abseits von See und Reben, durch die Schlucht des Seyon nach Valangin, dessen Schloss einst den Zugang hütete zu einer Grafschaft, die weit ins Bergland hinaufreichte.

Ein Tal gleich einem Schiff

Hier öffnet sich das Val-de-Ruz, eine rautenförmige Mulde, die Kornkammer des Kantons, vergleichbar einem grossen Schiff mit flachem Boden. Was Klima wie Geisteshaltung anbetrifft, schaukelt es zwischen Hoch- und Tiefland. Doch ankert es am rechten Fleck auf der Sonnenseite. Durch das Loch von Valangin erblickt man eine Ecke des Sees und ein Stück Alpen. Trotz der mittleren Höhenlage von 800 m breitet sich eine Vielfalt von Kulturen über die kleinstückelten Felder, die ein wahres Patchwork bilden. Eine Güterzusammenlegung hat hier noch kaum stattgefunden.

Die Industrie bestimmt zwar die Wirtschaft der Gegend, ihr Aussehen aber ist noch durchaus ländlich (und ländlich ist auch die Gesinnung der Bewohner). Die Nordflanke des Rhombus ist dichter bevölkert, denn hier scheint die Morgensonne und löst die Winternebel früher auf. Die Gegenseite und die Talmitte gehören der Landwirtschaft.

Der Talgrund erscheint heute flach, allzu flach. Schuld sind die modernen landwirtschaftlichen Methoden, die Hecken und Wäldchen dem Traktor opfert, oftmals ohne zwingenden Grund. Das Auge findet keinen Halt mehr bis zu den mit Tannen und Buchen bestandenen Hängen des Chaumont, der Montagne-de-Chévard und der Kette des Mont-d'Amin.

Zwitterhaft, seit langem hin- und hergerissen zwischen den Bedürfnissen der Landwirtschaft und den Forderungen der Industrie (und ihren Vorteilen), konnte das Val-de-Ruz nicht immer seine Eigenart bewahren; einige seiner Dörfer gleichen heute eher Villenvorstädten.

Eine Entdeckungsfahrt beginnt fast unvermeidlich mit dem Schloss Valangin und seinem historischen Museum, das nicht allein die Geschichte der Region spiegelt, sondern auch die des Fürstentums Neuenburg, dessen Souveräne sich die meiste Zeit in respektvollem Abseits hielten und so den Bewohnern eine ungewöhnliche Unabhängigkeit boten.

Vom Val-de-Ruz behaupten spitze Zungen, es besitze mehr Charme als Charakter...

Das andere Tal

Es besitze mehr Charakter als Charme, sagen sie dagegen doppelzünftig vom andern Tal, dem südwestlich vom Val-de-Ruz gelegenen Val-de-Travers, dem einzigen wirklichen «Tal» des Kantons. Seinen flachen Grund, zur Hauptsache mit Wiesen bedeckt, verdankt es einem nacheiszeitlichen See, der heute zu einem romantischen Flüsschen zusammengeschrumpt ist. Am Ende des Tals hat es sich einen Weg durch die Kalkfelsen gebahnt (eine Wunderwelt für Wanderer-Geologen) und fliesst durch eine wilde Schlucht zu Füssen des Felszirkus des Creux-du-Van dem Neuenburgersee zu.

Wie das Val-de-Travers wertend umschreiben? Soll man es höflich als still und wohlbehütet bezeichnen oder eher boshaft als reserviert und manchmal gar verschlossen? Zweifellos hat es aus seiner Doppelsexistenz als Durchgangsland nach Frankreich und gleichzeitig als abgelegene Region sowohl Gewinn gezogen wie auch darunter gelitten. Zweierlei hat sich daraus ergeben: einerseits die Landflucht – die Region entvölkert sich mit einer gewissen Beharrlichkeit – andererseits eine verstärkte Solidarität unter Bewohnern und Gemeinden. Ein schönes Beispiel für den Zusammenschluss ist unter anderen das Musée des Mascarons in Môtiers, Kulturzentrum und Regionalmuseum des Tals. Und Rousseau, der sich von 1762 bis 1765 hier niedergelassen hatte! Man hat ihn und seine Lobeshymnen auf das Land nicht vergessen und ist nicht wenig stolz darauf.

Die windigen Höhen

Nach Streifzügen im «Vallon» lohnt sich der Aufstieg zu den Höhen von La Côte-aux-Fées, die Rousseau als eine Art «End der Welt» bezeichnete. Das Licht spielt hier lebhafter, und der Horizont weitet sich. Vielleicht erwartet man hier ein verschlafenes Dorf, stumpf und misstrauisch, doch zu Unrecht: hier herrscht emsiges Leben und eine überraschende Tätigkeit, die sich nicht auf die Ateliers für Luxusuhren beschränkt. Sogar der Schachklub ist überaus gut besucht. La Côte-aux-Fées bestätigt eine Regel: Geographische Isolation – sofern sie nicht allzu ausgeprägt ist – regt den Gemeinsinn an, weckt Schaffenskraft und Unternehmungslust. Ist die Stadt allzuweit entfernt – was tut's, man macht es ohne sie, man erfindet, man organisiert selbst. Abgeschiedenheit bedeutet hier viel eher Unabhängigkeit als Verlassenheit. Diese Feststellung macht man überall längs den Juraketten von der Vallée-de-Joux bis zur Ajoie.

Ziehen wir weiter über die Hochflächen: La Brévine, Les Ponts-de-Martel, die Umgebung von Le Locle und La Chaux-de-Fonds. Man könnte die Bewohner des Hochlandes zwischen La Cibourg und Les Verrières in einigen ihrer Eigenschaften mit den «Tourbières», den Torfstichen, vergleichen, die noch immer die Talgründe von La Brévine und Les Ponts-de-Martel zieren. Von weit her scheinen diese Torfmoore verlassen, erstarrt, überhaupt nur durch ein Wunder noch da. Doch von nah: welches Leben, welche Anpassungsfähigkeit und welche Erfindungsgabe, um sich einen Platz an der Sonne zu sichern.

Es stimmt schon: das Hochland wirkt streng und herb, niemals aber brutal. Lieblichkeit geht ihm fast völlig ab, ausser im Frühling und im Spätherbst. Es ersetzt sie durch Klarheit.

Die Landschaft hat offensichtlich den Geist der Bewohner geprägt. Der Neuenburger des Hochlands macht sich nicht viel aus «guten Manieren»;



trotz Industrialisierung und Bevölkerungsvermischung ist er ein «râleur», ein Hitzkopf, geblieben, darüber können seine gedehnte Sprechweise und sein massvolles Gehabe nicht hinwegtäuschen. Er gibt sich gern als Nonkonformist. Eine Tradition des Widerspruchs und der Auflehnung führt von den ersten Republikanern über die Anarchisten vom Ende des 19. Jahrhunderts zu den Pazifisten von heute.

«Nichts zieht uns hierher, aber alles hält uns zurück», soll ein Reisender gesagt haben, der sich im Hochland niederliess.

Nichts zieht uns hierher: nichts ist spektakulär, ausser vielleicht dem Wasserfall des Doubs oder einigen architektonischen Scheusslichkeiten in Form von Hochhäusern der beiden Städte.

Aber alles hält uns zurück: Wirklich alles? Nein, natürlich nicht. Das Land entvölkert sich unmerklich, denn die Industrie reagiert wie ein empfindliches Barometer auf Hoch und Tief in der Weltwirtschaft.

Was aber ist es dann? Es hat keinen Sinn, nach Erklärungen zu suchen und

grosse Worte zu machen. Man muss hinaus, zu Fuss. Durch einsame Weiden und Wälder. Über die weithinziehenden Bergrücken. Man muss den Geruch der ausgewaschenen Kalksteine einziehen und den Harzduft der geschlagenen Bäume. Sich Gedanken machen über die Daseinsberechtigung einsamer, schneebedeckter Bauernhöfe, über den Flug der Krähen am Winterhimmel... Dieses Land eröffnet sich nicht auf einen Schlag, wie ein touristisches Panorama. Es verbirgt seine Gegensätze und seine Wildheit unter sanft geschwungenen Linien. So auch seine Bewohner: unter einer manchmal wenig ansprechenden Schale offenbaren sie eine Grosszügigkeit und ein Ungestüm, die erstaunlich sind. Von der Vollkommenheit freilich sind sie noch weit entfernt. Und die Euphorie der sechziger und siebziger Jahre mit ihren vielen Neureichen hat die Sache auch nicht gefördert. Dennoch setzen sie uns immer wieder in Erstaunen. Ist es wohl, weil sie leben und überleben wollen? Und zwar hier, hier mit ihren sechs Monaten Winter und Steuern – das ganze Jahr... G.St.